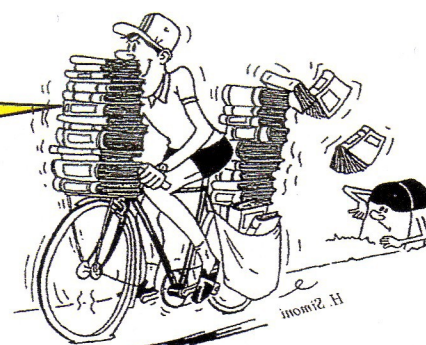


Bibliothèque



Sélection de Jean-Claude Le Cheèvre

Paul FABRE, **Rue Liancourt**
Paris, L'Harmattan,
2011, 185 pages, 17,50 €

Quittant l'univers âpre du **Monastère de Peyrefort**, Paul FABRE revient à Paris et plus particulièrement dans le XIV^{ème} arrondissement qu'il nous avait déjà fait arpenter en compagnie de Pierre, le héros de **Rue Daguerre**, un précédent roman. Cette fois nous cheminons sur les pas de Jean, **Rue Liancourt**. Le lecteur perçoit très vite une sorte de marginalité qu'ils revendiquent après l'avoir subie, choisissant l'un et l'autre de devenir spectateurs plutôt qu'acteurs de la décevante comédie qui se joue année après année dans le microcosme que constitue cet arrondissement de la capitale. Mais si, dans le premier roman l'évolution de Pierre nous apparaissait au travers du récit d'un narrateur extérieur, **Rue Liancourt** est écrit à la première personne et la gouaille de Jean, ses trouvailles, son sens de la formule ajoutent une saveur particulière au plaisir de la lecture. Ainsi lorsqu'il évoque son passage dans une entreprise de nettoyage : « *La danse du balai, ça va un moment, mais à haute dose le bal devient bientôt monotone.* » Plus loin, à la banque, il montre à sa façon un grand sens de l'observation : « *C'est rigolo la banque. La plupart de ceux qui venaient à l'agence étaient fauchés ou presque ; les autres, ceux qui avaient des picaillons, ils se contentaient de téléphoner (...)* Et pendant ce temps-là, les pauvres couillons de clients poireautaient au guichet en refaisant leurs comptes dans leur tête. » Et avec les filles il essaie d'être prudent : « *Les filles, en effet, ça m'avait toujours un peu inquiété ; c'était sentimental comme pas possible, et ça cherchait à vous attacher au pieu du pâturage.* »

En réalité son existence n'est guère enviable mais il sait se forger, au fil des épreuves, une sorte de sagesse que l'on retrouve chez d'autres personnages de Paul FABRE. Attention, sagesse ne signifie pas insensibilité et Jean va vivre de longues années sans pouvoir chasser de son esprit le souvenir de cette Mathilde qui, apprendra-t-il tardivement, l'aura berné depuis leur première rencontre. D'ailleurs le roman n'est guère tendre avec les femmes et il n'est véritablement que Mme Tourange et Mme Carolin à

échapper au jugement – sans appel ? – de Jean.

Curieusement, alors que le récit se déroule presque entièrement à Paris, le lecteur a l'impression que cette partie du XIV^{ème} arrondissement forme un gros village où les personnages se côtoient, se fréquentent, se perdent et se retrouvent. Le romancier manie d'ailleurs avec une grande dextérité tous les fils qui les relient et Jean lui-même est souvent surpris de découvrir les liens de parenté qui parfois les unissent. Ce Jean, qui aurait pu devenir un grand amoureux, il semblait doué pour cela, mais que le sort – les conventions sociales – ne favorisera pas, émeut le lecteur qui s'identifie à lui en constatant avec angoisse, tristesse ou mélancolie que les années passent et que la vie lui échappe.

Mais la langue employée par Jean gomme le plus souvent cette atmosphère pessimiste et comment résister au plaisir de la lecture quand Paul FABRE retrouve une veine que nous connaissons, celle du conteur qui jongle avec les mots et aime nous surprendre. Ainsi de Saint Antoine de Padoue qui, chacun le sait, s'occupe des objets perdus : « *Vos clés, vos papiers, votre stylo, il vous aide ; mais les nanas c'est une autre histoire, ça n'est pas son domaine, ça n'est pas son job.* » Et la métaphore cycliste n'est jamais bien loin : « *Alors, puisqu'elle le prenait pour un gros rigolo, autant mettre le grand braquet, histoire de ne pas la décevoir.* » Il se permet même de jouer avec les noms propres : Mlle Guilledur épouse M. Guilledoux, le responsable de l'agence bancaire s'appelle M. Billet et son directeur régional répond au doux nom de M. Codebard.

Rue Liancourt se lit d'une seule traite et il nous permet de revivre par le truchement de Jean toute la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Son histoire douce-amère qui aurait pu tomber dans le mélodrame est sublimée par l'humour constant que l'auteur prête à son personnage-narrateur et qu'il sait maintenir tout au long du texte. Depuis Musset on sait que le rire ou le sourire permettent d'éviter bien des peines. Peut-être est-ce là l'une des clés de cette sagesse à laquelle semble parvenir Jean, le narrateur de **Rue Liancourt**.

Signalons aussi la parution, aux éditions Paradigme, d'une **Anthologie des troubadours XII^e – XIV^e**, toujours par Paul FABRE.

